



HAL
open science

Maisons perdues

Philippe Lejeune

► **To cite this version:**

Philippe Lejeune. Maisons perdues. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2007, “ Genius loci face à la mondialisation ”, 6, p. 133-145. hal-02176534

HAL Id: hal-02176534

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02176534v1>

Submitted on 8 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LES NOUVEAUX
CAHIERS
FRANCO-POLONAIS**

Genius loci face à la mondialisation

No 6/2006

PHILIPPE LEJEUNE

Association pour l'Autobiographie, Paris

MAISONS PERDUES

RÊVERIES

Quand Zofia Mitosek m'a parlé de « *Genius loci* face à la mondialisation », j'avoue avoir d'abord pensé à la première page d'*Astérix* : sous la loupe, voici un petit village gaulois qui résiste, cerné par la mondialisation romaine ! Plus sérieusement, j'ai cherché ensuite par quel biais cette formule, qui faisait le pont entre les religions antiques et l'actualité la plus brûlante, pouvait recouper mes préoccupations concernant l'autobiographie. Nous avons nos « lieux de mémoire » personnels. Ils sont liés à l'enfance, ou à des épisodes initiatiques. Ces lieux, dont souvent nous nous sommes éloignés, peuvent faire l'objet de pèlerinages réels (retour sur place) ou symboliques (par la mémoire et l'écriture) ou les deux. C'est avec le romantisme qu'est entrée en littérature le topos de la maison perdue : depuis le début de l'ère industrielle, nos existences sont de plus en plus nomades. Les déracinements de l'urbanisation nous donnent, dans l'espace, l'équivalent de l'irréversibilité du temps. L'autobiographie moderne est hantée par l'expérience de l'exil et du retour impossible. Cette nostalgie de lieux qui sont aujourd'hui le support d'un *sacré* personnel, et qui donnaient naguère à la vie individuelle, et aux rapports entre générations, une certaine permanence, serait la matière d'une thèse entière. J'ai préféré m'abandonner à la rêverie. Je vais aborder notre thème en vous donnant un aperçu de deux œuvres étranges et monstrueuses de pionniers de l'autobiographie : *Le Temps immobile* de Claude Mauriac et *Espèces d'espaces* de Georges Perec, après quoi je m'interrogerai sur ce que peut devenir un texte autobiographique dans un monde sans maisons. Et ces trois rêveries s'épancheront en citations.

CLAUDE MAURIAC, *LE TEMPS IMMOBILE*

L'entreprise de Claude Mauriac est à la fois simple et vertigineuse : né en 1914, il a tenu de manière quasi-continue un journal depuis l'âge de 13 ans (1927). Essayiste, romancier associé au « Nouveau roman », il avait pris l'habitude de relire son journal, d'y faire des « plongées » dans des couches plus ou moins profondes du temps, d'y circuler à la recherche de variations ou de permanences, et peu à peu l'idée lui est venue que ces explorations pourrait être le moyen d'une quête métaphysique et d'une création littéraire – l'invention d'une forme à la recherche du secret de notre vie. L'idée se précise en 1963, il commence à y travailler en 1968, et de 1974 à 1988 il va publier chez Grasset les dix copieux volumes du *Temps immobile* : il y propose des montages de fragments de ses journaux qui ne suivent pas l'ordre du temps, mais le fil de ses explorations. Personne avant Claude Mauriac n'avait eu l'idée qu'un journal pouvait être publié dans un ordre autre que chronologique. Ce montage incorpore, de plus, le journal du montage lui-même... On se trouve devant une sorte de « mouvement perpétuel », qui, tout en progressant lui-même au fil du temps, contrarie son inéluctable écoulement en dégageant des échos, des permanences : il s'agit de montrer que sous la surface mouvementée du passage, on peut trouver un socle de stabilité, quelque chose qui serait de l'ordre du caractère, ou même l'enracinement dans une source d'éternité, quelque chose qui serait de l'ordre d'une âme. Un volume publié en marge de la série, *L'Éternité parfois* (Belfond, 1978), met en scène des intuitions mystiques, moments rares qu'on vit sans les avoir cherchés. *Le Temps immobile*, lui, est la recherche volontariste, même si parfois mélancolique, des permanences. La mélancolie vient du fait que le temps n'est pas si immobile que cela. Il y a des faits qui ont du mal à entrer dans cette vision stabilisatrice : la mort des autres, et votre propre vieillissement, qui vous entraîne vers la mort. Pendant les années de maturité, la vie peut sembler ne pas couler, être un lac tranquille. À partir d'un certain âge, le courant qui traversait ce lac redevient perceptible, et on se sent entraîné vers des chutes fatales. Peut-on, dans ces conditions, poursuivre une entreprise euphorisante que la réalité invalide ? Peu à peu, Claude Mauriac voit que *Le Temps immobile...* a fait son temps, et qu'il faut tourner la page. Il mettra un point final à cette série de volumes en 1988. Mais le tournant tragique a eu lieu en 1984, et a orienté la composition des trois derniers volumes. 1984, c'est pour lui le seuil fatal des 70 ans, l'épreuve d'une opération chirurgicale, et surtout le choc de la mort du grand ami Michel Foucault. A quoi s'ajoute, en écho à ces catastrophes, la perte de ses maisons. Les trois derniers volumes du *Temps immobile* (mais surtout le huitième et le dixième) orchestrent une sorte de travail de deuil des lieux d'enfance ou d'adolescence. Tour à tour, les voici qui disparaissent dans

des successions ou donations. Et ces disparitions, justement, ne sont pas des disparitions : les demeures restent, mais elles vont changer de propriétaire, il faut les vider, partager leur contenu, elles font parfois l'objet de donation, il y a des négociations, des confrontations pénibles, tout traîne en longueur : ce sont des maisons qui agonisent. L'actuel journal de ces pertes est mis en résonance avec l'immensité des journaux passés, tenus sur les lieux. Certes, ce n'est pas « *genius loci* » face à la mondialisation : la perte des repères d'enfance s'inscrit dans un univers traditionnel de transmission, même si de pénibles lotissements doivent envahir le grand jardin de Vémars...

Faisons l'inventaire. Il y a d'abord la vente à la municipalité de Vémars (Val d'Oise) de la maison d'enfance (venue du côté de la mère de Claude Mauriac), la « Maison rose », liée à tant de souvenirs, mais surtout au souvenir de son cousin germain, Bertrand Gay-Lussac, mort en 1928, deuil dont Claude Mauriac ne s'est jamais remis. Voici, tirée du volume 8 (*Bergère ô Tour Eiffel*, 1985), un passage du journal de 1982 où Claude Mauriac imagine la méditation de son ancêtre Léon Bouchard, dont le portrait trône dans la mairie de Vémars :

Léon Bouchard, du pays des morts, erre dans son jardin. C'est ainsi qu'il le voit. Qu'il l'a vu au temps même (mais il n'y a plus de temps pour lui) où nous étions heureux ici, nous, ses descendants oubliés, réunis autour de sa petite-fille devenue cette vieille dame. C'est cela aussi la mort, pense-t-il, celle des lieux que nous avons habités et qui nous habitent à jamais. C'était donc cela mon jardin et ceci ma maison ? Cette désolation nue. Ce lieu d'où a fui non seulement toute vie autour de ces ombres d'arbres, de cette ombre de maison, mais toute trace. En moi, certes, la maison, le parc vivent, tels que je les ai connus. Mais ces images intérieures ne tiennent pas en face de la réalité. Nettoyage par le vide de la mort... (*Paris, dimanche 19 décembre 1982, op. cit., p. 477*).

C'est le tour ensuite de l'appartement de la rue Théophile-Gautier (où les Mauriac avait emménagé en 1930) qu'il faut vendre après la mort de la mère de Claude Mauriac (1983). Les voici, frères et sœurs, réunis au milieu des objets naufragés, tirant au sort des lots « de valeur égale », et assistant au milieu de ce « bric-à-brac », de ce « marché aux puces du souvenir et de l'enfance », aux visites des futurs acquéreurs :

Tel est l'écroulement que nous sommes sans voix, que nous ne protestons pas, à quoi bon ?, et que nous nous raccrochons, tant bien que mal, aux branches de la vie. Je les sais fragiles, maintenant. Je ne les agrippe pas moins, essayant, en vivant au jour le jour, à la minute la minute, d'oublier ce qui a disparu à jamais et d'abord celui que je fus si longtemps dans un décor, avec des acteurs immuables, et qui, seul en scène (chacun des frères et sœurs est désormais seul), continue, désemparé, de tenir son rôle. (*Paris, jeudi 27 octobre 1983, ibid., p. 513*)

Dernière épreuve, la plus dure, sans doute : la décision, en 1985, de faire don de la maison de Malagar à la Région Aquitaine, qui la transformera en centre culturel. Vémars, c'était Bertrand Gay-Lussac, mort en 1928 ; Malagar, c'est François Mauriac, mort en 1970. Le volume 5 du *Temps immobile* s'intitulait *La Terrasse de Malagar* – et Malagar est omniprésent dans toute l'œuvre, ne serait-ce que comme lieu d'écriture de séquences des journaux assemblés dans sa composition. D'ailleurs, le dernier chapitre du dernier volume s'intitule *Malagar, suite, fin et recommencements*, et ses dernières entrées organisent une remontée dans le temps, de génération en génération, du journal de Claude (1985) au dernier *Bloc-notes* de François (1970), puis au journal de son père Jean-Paul (1873), tous trois commentant une même image, celle des boufs de Malagar.

Le mieux est de citer Claude Mauriac, qui analyse lui-même, tout en l'orchestrant, la conjonction entre la perte du lieu et la fin de l'œuvre :

Ainsi le temps immobile, vie et œuvre, n'aura survécu que partiellement, en rares nappes subsistantes, à l'amputation de « mes domaines » dont la propriété sentimentale ne semble plus me suffire (Vémars vendu, Malagar donné), alors que c'est après la mort de mon père, et si profondément attaché que je lui fusse et si gravement de lui détaché par sa disparition, que je me suis vraiment mis à la composition du *Temps immobile*, dont un premier chapitre, celui sur Cocteau, avait, il est vrai, pu être encore ou déjà lu par lui sur épreuves...

Si longue soit cette phrase, je ne suis pas sûr qu'elle rende compte des subtilités, complexités et contradictions de ce qui est moins une pensée que le relevé, la constatation d'un état de fait, le temps immobile vécu, alors que la poutre maîtresse de ma vie et de mon œuvre, François Mauriac, venait de s'effondrer, continué dans le même élan après la mort de ma mère et ayant été peu, si ce n'est même pas, atteint dans sa continuité, son intégrité, semble-t-il, par la vente de l'appartement du 38, avenue Théophile-Gautier, les projets et préparatifs de la vente de Vémars en sonnant d'abord lointainement, sourdement, puis de façon plus éclatante le glas, sans que cet arrachement approchât de si près que ce fût celui de Malagar, ce qui m'est de surcroît une raison d'étonnement, Vémars, propriété d'enfance ayant toujours plus compté pour moi (avec Saint-Symphorien) que Malagar, propriété d'adolescence. (*Paris, mardi 21 janvier 1986, L'oncle Marcel*, 1988, Livre de Poche, p. 608-609)

Malagar perdu, va-t-il vraiment s'arrêter d'écrire, tout en continuant à vivre ? Il avait décidé de prolonger *Le Temps immobile* par *Le Temps écroulé...* qui ne vit le jour, nouveau retournement, que sous le titre *Le Temps accompli*.

« *Écroulé* » : Claude Mauriac n'a que deux métaphores pour figurer le temps : l'eau (immobile ou coulante), le bâtiment (solide ou écroulé). François Mauriac, « poutre maîtresse » de la vie et de l'œuvre de son fils, venait de « s'effondrer », nous dit-il. On pense à *La Chute de la maison Usher* d'Edgar Poe. La métaphore

de l'eau est traditionnelle (« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », disait Héraclite), celle du bâtiment est moins fréquente, même si la poésie des ruines s'est répandue depuis la fin du XVIII^e siècle. C'est un imaginaire de nanti, Claude Mauriac en a eu lui-même conscience : « Nous avons eu la chance d'être des propriétaires nantis dès leur naissance pour toute leur enfance et bien au-delà de maisons et de jardins » (*L'Oncle Marcel*, Livre de Poche, p. 609). Il n'est pas donné à tout le monde de « perdre » trois propriétés... en en conservant deux autres ! Le « génie » des lieux qu'il perd, c'est celui des diverses familles auxquelles il appartient. Le « génie » des lieux qu'il garde, qui lui permet de supporter ces pertes, c'est celui de la famille qu'il a lui-même fondée : l'appartement du 24, quai de Béthune, dans l'île Saint-Louis, à Paris, point fixe de sa vie depuis son mariage en 1951, et où se trouve aujourd'hui encore conservé l'original de son journal, et sa maison de campagne de Goupillières (Yvelines), acquise en 1965, qui a en quelque sorte pris le relais de Vémars et de Malagar, et dans lequel nous le voyons, par exemple, écrire le matin du 5 juin 1990 sur l'expérience de « l'improbable moi », « alors que dans le tendre appel de la tourterelle, Marie-Claude revient chargée de cerises » (*Le Pont du secret, Le Temps accompli* 3, 1993, p. 119). Le génie des lieux, c'est souvent l'amour.

GEORGES PEREC, *ESPÈCES D'ESPACES*

Le lecteur de Georges Perec ne peut être qu'impressionné par l'omniprésence des lieux dans les titres de ses œuvres ou de ses projets (*Espèces d'espaces*, *Les Lieux*, *Chambres où j'ai dormi*, *Les Lieux d'une fugue*, *Les Lieux d'une ruse*) ou dans le dispositif de ses fictions : les quatre-vingt-dix-neuf pièces de l'immeuble du 11 bis rue Simon Crubellier dans *La Vie mode d'emploi*. Mais comme le dit si bien l'un de ses titres, ce ne sont là que des *espèces d'espaces*. Georges Perec n'a pas perdu sur le tard, comme Claude Mauriac, une ou deux propriétés de famille. Dès l'origine il a perdu sa mère, disparue à Auschwitz, et l'espace entier avec. L'espace ne va plus se décliner désormais pour lui qu'au pluriel, en une série toujours incomplète de *lieux*, qui ne seront que des simulacres, des *espèces d'espaces*. Ce sont des lieux qui ont perdu leur génie, et ne peuvent le retrouver, ou plutôt le chercher, que dans l'espace de l'écriture.

J'ai travaillé plusieurs années sur les manuscrits de Georges Perec, en particulier sur le projet « fou » des *Lieux* (on en lira ci-dessous le « programme »), mais c'est seulement en réfléchissant pour notre colloque au « génie du lieu » et en relisant *Espèces d'espaces* (publié en 1974) que j'ai réalisé à quel point l'imaginaire de Georges Perec était l'exact contraire de celui de Gaston

Bachelard. *La Poétique de l'espace* (1957) est un livre de phénoménologie de l'imaginaire : Bachelard, au fil de ses lectures de poètes et d'écrivains, va relever et classer, nous dit-il, « des images bien simples, les images de *l'espace heureux* ». Il s'agit de « déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre les forces adverses, des espaces aimés ». Espaces qui ne sont sans doute aimés que parce qu'ils sont... aimants. Pour ceux qui n'ont pas lu ce livre délicieux, le mieux est d'en parcourir la table des matières, qui est une sorte de poème : *La maison. De la cave au grenier. Le sens de la hutte – Maison et univers – Le tiroir. Les coffres et les armoires – Le nid – La coquille – Les coins – La miniature – L'immensité intime – La dialectique du dehors et du dedans – La phénoménologie du rond*. Curieusement, quand Bachelard pense aux limites de son exploration, il ne dit que ceci :

Les espaces d'hostilité sont à peine évoqués dans les pages qui suivent. Ces espaces de la haine et du combat ne peuvent être étudiés qu'en se référant à des matières ardentes, aux images d'apocalypse. Présentement, nous nous plaçons devant les images qui *attirent*.

Mais n'y a-t-il pas, entre l'accueil heureux et l'hostilité ardente, d'autres positions possibles, dont celle de *l'égarement* ? L'imaginaire de Bachelard est centré autour de la maison, image enfantine, rurale, sédentaire, traditionnelle. Jamais d'appartements, d'immeubles, de rues, de carrefours, de villes, de banlieues, de trains, de routes ni d'avions, jamais d'errances nomades ni de pertes de repères chez Bachelard ou dans les œuvres qu'il relit. *Espèces d'espaces* est fondé aussi sur des références littéraires (il commence par un carré vide : *Carte de l'océan*, d'après Lewis Carroll) et sur une image centrale : ce ne sera pas la maison, mais l'espace d'une page de papier, qui va osciller entre le vide et la sursaturation – le livre s'élargissant de la feuille de papier à l'univers – mais sans croiser la maison, ni même, malgré les apparences, la campagne (« La campagne n'existe pas, c'est une illusion », p. 135). Voici la table des matières : *La page – Le lit – La chambre – L'appartement – L'immeuble – La rue – Le quartier – La ville – La campagne – Le pays – L'Europe – Le monde – L'espace*. Difficile de décrire ce livre, plein de fantaisie, d'humour et de désespoir, où Perec enchaîne sketches, esquisses et projets. Je saute donc à la dernière page, qui répond peut-être à notre interrogation : que peut signifier le « génie du lieu » dans le monde urbain et... mondialisé d'aujourd'hui ?

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. Il n'y aura plus écrit en lettres de porcelaine blanche collées en arc de cercle sur la glace du petit café de la rue Coquillière : « *Ici, on consulte le Bottin* » et « *Casse-croûte à toute heure* ».

L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes :

Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. (*Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, p. 179-180)

Pour Claude Mauriac, l'espace était, classiquement, une garantie contre l'écoulement du temps : voici que, pour Georges Perec, l'espace *coule* comme le temps lui-même. Je ne puis citer ici les trois pages précédant cette conclusion, qui en donnent la clef : elles rapprochent le saccage de la planète par l'urbanisation et l'industrialisation avec la décoration par des plantes vertes des abords des crématoires d'Auschwitz... Dans ce monde sans repères, il faut s'accrocher, être humble, reprendre les choses à la base. Georges Perec avait le projet, en écrivant, d'« apprendre à bredouiller »... Comment reprendre prise sur les lieux, et sur notre vie ? Voici le programme duodécennal qu'il avait conçu en 1969, et qu'il a appliqué jusqu'en 1975 :

Les lieux

(Notes sur un travail en cours)

En 1969, j'ai choisi, dans Paris, 12 lieux (des rues, des places, des carrefours, un passage), ou bien dans lesquels j'avais vécu, ou bien auxquels me rattachaient des souvenirs particuliers.

J'ai entrepris de faire, chaque mois, la description de deux de ces lieux. L'une de ces descriptions se fait sur le lieu même et se veut la plus neutre possible : assis dans un café, ou marchant dans la rue, un carnet et un stylo à la main, je m'efforce de décrire les maisons, les magasins, les gens que je rencontre, les affiches, et, d'une manière générale, tous les détails qui attirent mon regard. L'autre description se fait dans un endroit différent du lieu : je m'efforce alors de décrire le lieu

de mémoire, et d'évoquer à son propos tous les souvenirs qui me viennent, soit des événements qui s'y sont déroulés, soit des gens que j'y ai rencontrés. Lorsque ces descriptions sont terminées, je les glisse dans une enveloppe que je scelle à la cire. À plusieurs reprises, je me suis fait accompagner sur les lieux que je décrivais par un ou une ami(e) photographe qui, soit librement, soit sur mes indications, a pris des photos que j'ai alors glissées, sans les regarder (à l'exception d'une seule) dans les enveloppes correspondantes ; il m'est arrivé également de glisser dans ces enveloppes divers éléments susceptibles de faire plus tard office de témoignages, par exemple des tickets de métro, ou bien des tickets de consommation, ou des billets de cinéma, ou des prospectus, etc.

Je recommence chaque année ces descriptions en prenant soin, grâce à un algorithme auquel j'ai déjà fait allusion (bi-carré latin orthogonal, celui-ci étant d'ordre 12), premièrement, de décrire chacun des lieux en un mois différent de l'année, deuxièmement de ne jamais décrire le même mois le même couple de lieux.

Cette entreprise, qui n'est pas sans rappeler dans son principe les « bombes du temps », durera donc douze ans, jusqu'à ce que tous les lieux aient été décrits deux fois douze fois. Trop préoccupé, l'année dernière, par le tournage de *Un homme qui dort* (dans lequel apparaissent, d'ailleurs, la plupart de ces lieux), j'ai en fait sauté l'année 73 et c'est donc seulement en 1981 que je serai en possession (si toutefois je ne prends pas d'autre retard...) des 288 textes issus de cette expérience. Je saurai alors si elle en valait la peine : ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture. (*Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, p. 108-110)

Georges Perec a abandonné l'entreprise en septembre 1975, après avoir écrit 133 des 288 textes prévus. Il a publié en revue cinq des séries (inachevées) de « réels », le reste était inédit à sa mort en 1982. J'ai pu, en collaboration avec Ela Bienenfeld, sa cousine, lire l'ensemble des textes, dont j'ai donné le tableau général dans *La Mémoire et l'Oblique* (1991). Quel est le statut de cette entreprise ? On pense à une série d'exercices spirituels, un peu comme ceux que prescrivait Ignace de Loyola (sauf qu'il ne s'agit pas d'imaginer, mais d'observer). Le but principal n'est pas la production des textes eux-mêmes, mais l'accès, pour celui qui fixe ainsi son attention sur la matérialité actuelle des lieux, et sur le paysage de ses souvenirs, l'accès... non pas au « génie du lieu », mais au lieu d'une autre mémoire, par derrière, inaccessible, intolérable, essentielle... *Lieux* faisait d'ailleurs partie d'un dispositif d'écriture bien plus vaste : cette œuvre, restée inachevée et pour l'essentiel inédite, a permis indirectement l'achèvement de *W ou le souvenir d'enfance* (1975), et c'est sur le terreau de son abandon, si je puis dire, que Georges Perec a pu construire son extraordinaire roman, *La vie mode d'emploi* (1978).

PAPIERS PERDUS

Le génie du lieu, pour un écrivain, c'est sa table de travail, la pièce où il écrit, les étagères où il range et classe... Pour Claude Mauriac, c'est le grand salon qui donne sur le quai de Béthune, avec, près de la porte, le placard où depuis le début des années 1950 son journal s'était peu à peu déposé sur place, comme une sorte de concrétion minérale, goutte à goutte, immense stalactite (plus de trois mètres linéaires de cahiers et dossiers)... Claude Mauriac n'est plus là, mais son esprit habite toujours l'appartement familial : les piles de livres reçus, les dossiers en cours, la machine à écrire, tout est là... Pour Georges Perec, c'était son bureau au 1^{er} étage du 13 rue Linné, avec un grand meuble-classes à casiers... Tout son atelier de travail – un travail brusquement interrompu – a été conservé et répertorié avec une dévotion et un soin archéologiques, dans l'ordre même où se trouvaient les feuilles au jour de sa mort. Il est aujourd'hui entièrement microfilmé, et l'original est à l'abri grâce à l'hospitalité de la Bibliothèque de l'Arsenal. Les maisons d'écrivains (pour le tourisme) et les fonds de bibliothèque (pour l'étude) forment une espèce de chaîne de lieux sacrés. Et la mondialisation contribue à étendre cette chaîne. Il devient courant d'avoir sa « maison » transformée en musée au fin fond de la province française, et ses manuscrits achetés à prix d'or par la bibliothèque d'Austin (Texas) ou de Harvard. Et d'un clic sur Internet on circule d'une page d'accueil à l'autre, des heures d'ouverture de la maison au catalogue du fonds.

Ceci, à condition d'être écrivain, et d'avoir réussi se faire canoniser par cette nouvelle religion qu'est la littérature. Mais qu'arrivera-t-il au commun des mortels, qui laisse derrière lui des lettres d'amour, des journaux personnels, des récits d'enfance, des souvenirs de guerre, en liasses manuscrites (ou tapuscrites) ? Où iront nos papiers après notre mort ? Ils mourront comme nous, plus ou moins vite, jetés, perdus, oubliés, parfois par miracle retrouvés. C'est l'histoire que je voudrais évoquer dans cette rêverie finale, en laissant la parole à quelques « anonymes » – qu'ils m'excusent de les nommer ainsi, parce qu'ils n'ont pas atteint la renommée d'un Claude Mauriac ou d'un Georges Perec. Tout tient au « génie du lieu ». Voici le drame en trois actes.

Premier acte : il y a un « bon génie », c'est la maison familiale, transmise de génération en génération. L'histoire est racontée par Paul Savatier, qui a écrit, déposé à l'Association pour l'Autobiographie, et publié ses souvenirs d'enfance et de famille. Écoutez-le :

À notre époque, caractérisée par une grande mobilité des personnes et des biens, il me semble parfois appartenir à une espèce en voie de disparition.

Combien restons-nous qui pouvons dire comme je le fais : je suis né (en 1931) dans la même maison où étaient nés mon père (1892), mon grand-père (1855) et mon arrière-grand-mère Savatier (1835) ?

Cette maison, située rue de la Cathédrale, à Poitiers, avait été achetée en 1808 par le grand-père de mon arrière-grand-mère, le premier docteur Gaillard. Le vendeur l'avait achetée quinze ans plus tôt, au plus fort de la Révolution : c'était un bien national qui, à la fin de l'Ancien Régime, était une dépendance du Grand Prieuré de l'Ordre de Malte à Poitiers, avec lequel elle communiquait par le jardin.

Après les derniers de mes frères et sœurs, sont encore nés dans cette maison plusieurs de mes neveux, avant que les jeunes femmes de la bourgeoisie ne prennent l'habitude d'aller accoucher en clinique.

La maison, aujourd'hui divisée en plusieurs appartements, appartient toujours à ma famille. Elle est habitée par le ménage d'un de mes frères, celui d'un de mes neveux, par une de mes nièces célibataire, et par quelques petits-neveux. (*La Faute à Rousseau*, n° 42, juin 2006, p. 29)

Une des conséquences de cette continuité du lieu est la transmission des papiers :

Un des agréments de ces maisons, avec leurs dépendances et leurs greniers, c'est qu'au lieu de jeter ce qu'on ne veut plus voir, on l'entrepose simplement dans un débarras. Après 50 ou 80 ans, quand la mode des ces vieilleries est revenue, on est content de les dépoussiérer et de les exposer de nouveau aux regards.

Il en va de même pour les papiers. Les placards, les tiroirs ou les vieux coffres sont assez nombreux et profonds pour permettre de les garder tous, les factures aussi bien que les lettres, les cartes postales, les almanachs, les albums de dessins ou de photographies, les livres de comptes, et même les cahiers d'écolier. Je n'aurais jamais eu l'idée d'écrire mon roman *Le Père blessé*, si je n'avais pas découvert d'une part les cahiers que tenait mon père pendant la Grande Guerre, alors que, réformé, il était resté à la maison au lieu de partir, la fleur au fusil, comme ses camarades, et d'autre part les lettres que mon grand-père, qui a fêté son soixantième anniversaire dans les tranchées, adressait aux siens depuis le front. Qui pourrait aujourd'hui, dans un de ces appartements toujours trop étroits, conserver ainsi les archives de plusieurs générations ? (*Ibid.*, p. 30)

Deuxième acte, annoncé par Paul Savatier : on vit en appartement, ou dans des maisons de passage qu'on ne saurait conserver, et à la mort de l'occupant, il faut, souvent dans de brefs délais, « vider les lieux ». L'histoire a été racontée récemment par Lydia Flem dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* (Seuil, 2004). J'ai été d'autant plus sensible à ce livre que je l'ai lu au moment où je vivais la même expérience. De ce récit tragique, j'extrais deux passages, illustrant les deux pulsions entre lesquelles on oscille : tout jeter, sauver quelque chose du désastre...

De tous les coins et recoins émergeaient toujours davantage de feuilles, d'enveloppes, de cartes, de notes, de cahiers, de petits carnets, de photocopies, de photographies, de plans, de brouillons, de listes, de pense-bêtes. J'en avais le tournis.

Devais-je, par fidélité, conserver ces infirmes fragments de vie ? Leur étais-je enchaînée ? [...]

Plus sombre et dérangeant : des « carnets de santé » tenus minutieusement par ma mère des années durant avec listes de médicaments, rapports de médecin, radiographies, archives d'un accident de voiture comprenant les éléments médicaux rassemblés à l'occasion du procès intenté contre la partie adverse [...].

Plus gai : les plans de leur maison (mais aussi toutes les esquisses qui les avaient précédés, les factures détaillées de la construction, la maquette, etc.), des coupures de presse sur tout et sur rien, notes prises à des cours de langue, des conférences, des correspondances, des faire-part, des cartes de vœux, des diplômes, des modes d'emplois, des publicités, des télégrammes... S'écoulant de boîtes à chaussures, de pochettes, d'enveloppes de papier, de plastique ou de cuir, des lettres et cartes postales du monde entier et encore des lettres, souvent les miennes évidemment.

Retrouvées, sans que j'y sois préparée, dix, vingt, trente ans après les avoir écrites, elles étaient pénibles à relire mais pas moins pénibles à jeter sans être relues. D'abord émouvant, ce face-à-face avec soi-même que l'on n'a pas choisi devient rapidement pesant. J'avais envie de crier : assez ! ça suffit !

Après m'être demandée très longtemps – trop longtemps ? – si j'avais le droit de déchirer ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes jeté à la corbeille, après avoir tourné et retourné encore quelques vieux papiers hors du temps entre les doigts, je fus prise d'une furie de jeter. (*Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Seuil, 2004, p. 84-87)

Mais il arrive que le mouvement s'inverse...

Vieux dépliants touristiques, magazines démodés, notes de téléphone obsolètes, je fourrais allègrement tout ce qui me tombait sous la main dans de grands sacs-poubelle. C'était un jour faste. Aucune peine, nulle culpabilité n'entravait mon action. Les rayonnages du grenier se vidaient enfin. J'éprouvais une joie sans mélange. Une grande boîte aux motifs rouge et vert suspendit mon enthousiasme. J'y découvris soigneusement entreposées des dizaines de serviettes en papier venues de cafés et de restaurants du monde entier. Je voulus les jeter tout aussitôt, hésitai un instant puis les examinai plus attentivement. Au bas de chacune d'elles, la fine écriture de ma mère, ferme et déliée, se détachait clairement, imprimant à ces papiers anodins une émotion inattendue, véritable, légère et persistante. Vacillante, enfermée dans le petit grenier obscur, alors qu'un soleil éblouissant rayonnait à l'extérieur, je me représentai l'étrangeté de cette collection, l'absurdité de ma situation. Par quelles puissances infernales étais-je retenue comme Perséphone sous terre, à l'écart de toute vie, de toute lumière ? C'est à cet instant que l'idée d'écrire ces pages m'est venue. (*Ibid.*, p. 128-129)

Ces pages, Lydia Flem les a écrites, mais, en les publiant, elle les a soustraites aux aléas des transmissions familiales. J'ai été frappé de son aveuglement : il lui arrive, en vidant la maison de ses parents, de ramener chez elle un certain nombre d'objets. Jamais elle ne se pose la question essentielle, qui aurait dû faire la matière d'un second livre : *Comment on videra ma maison*. On y pense un peu, quand on déménage : mais on conserve alors l'essentiel, on n'élague que des détails. C'est une mise à jour, un « rafraîchissement ». Mais le jour viendra où tout ce que vous avez accumulé sera *de trop*, ne fera plus sens pour personne, partira à la poubelle ou à la brocante. C'est vrai aussi et surtout pour les écrits autobiographiques, qui inspirent souvent autant de suspicion que de respect. Les maisons d'autrefois atténuaient ces désastres. Aujourd'hui, à la première succession, on sait encore qui est le défunt ; mais quand l'héritier meurt à son tour, des dizaines d'années plus tard, ailleurs, les épaves des successions antérieures commencent à paraître obscures et inutiles : on ne sait plus bien qui est qui, et l'on se dit que « ça ne peut intéresser personne ». Nos vies ne sont plus protégées par le génie du lieu. Elles ne le sont pas non plus par la notoriété : rien n'est plus éphémère, et une position sociale avantageuse ne met pas à l'abri de l'oubli.

Écoutez pour finir une histoire édifiante, celle de Paul Jamin (1853-1903), qui a tenu, de 1867 à 1874, un charmant journal de jeunesse qui se développe au rythme de l'année scolaire et de ses platoniques amours, et où il s'interroge sur sa vocation : son père est un physicien célèbre, membre de l'Institut, mais lui, il rêve plutôt dessin, peinture... Finalement, il sera peintre, peintre préhistorien !, et puis père de famille... Mais avoir eu sa notice dans le *Dictionnaire des peintres* de Bénézit, des tableaux accrochés dans divers musées, et quatre enfants, ne lui a pas évité la mésaventure suivante : en 1954, son fils Jules, célibataire, meurt à Paris (XVII^e), et voici le récit des nouveaux locataires de l'appartement :

Les neveux et nièces l'ont débarrassé en nous laissant au milieu du salon un monticule de papiers, lettres, photos, objets et détritrus divers. Nous avons fouillé longuement et curieusement cette mémoire d'une famille dédaignée par des héritiers apparemment peu intéressés ! C'est dans ce qui était destiné pour eux à la poubelle que nous avons trouvé le Journal qui nous a d'emblée passionnés.

Voilà ce qui vous attend – et tout le monde n'a pas cette chance.

La chance en l'occurrence fut double : que les nouveaux locataires aient eu l'esprit curieux et ouvert, en 1954, mais aussi qu'en 1994 ils aient pensé à soustraire ces cahiers aux aléas de leur propre succession en les confiant à l'Association pour l'autobiographie (APA), que je venais de fonder avec des amis. Cette association n'a rien d'universitaire. Son but est de faire vivre ce

qu'on appelle aujourd'hui un « lieu de mémoire » (voir <http://sitapa.free.fr>). Nous avons persuadé la municipalité d'une petite ville de l'Ain, Ambérieu-en-Bugey, de consacrer une partie de sa bibliothèque, La Grenette (un beau bâtiment de la fin du XVIII^e siècle), au fonds de textes autobiographiques inédits que nous avons l'intention de constituer. Actuellement, nous avons déjà recueilli, lu, décrit et archivé plus de 2000 textes autobiographiques inédits (récits, journaux, lettres). Nous ne publions aucun texte, mais nous les lisons tous et nous les mettons à la disposition des chercheurs et des amateurs de récits de vie. Le « génie » de ce lieu, c'est le catalogue raisonné du fonds, qui rend compte en détail de nos lectures, sept volumes déjà parus de ce que nous appelons le *Garde-mémoire*. Pensez un jour à mettre vos écrits autobiographiques ou ceux de votre famille sous sa protection.